

Rapide comme l'éclair

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **42 (1904)**

Heft 5

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-200852>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VÖGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Ger^{ve}, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements débutent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

NOUVEAUX ABONNÉS



Les personnes qui prendront
un abonnement d'UN AN, à
dater du 1^{er} avril prochain, recevront GRATUITEMENT les numéros du trimestre courant (1^{er} janvier au 31 mars).

Vert et blanc, noir.

Plusieurs Vaudois se trouvent actuellement dans l'Etat indépendant du Congo. Quelques-uns y occupent des postes en vue. Le plus connu est M. le docteur Vourloud, directeur du service sanitaire. Après dix années passées en ces chauds et humides parages, M. Vourloud était revenu à Lausanne avec l'intention de s'y fixer tout à fait; mais la nostalgie du continent noir l'a pris et il s'est embarqué pour Boma et Léopoldville.

Un autre de nos compatriotes, M. Paul Brun, dont la *Revue du Dimanche* publie les lettres, est le chef d'une mission chargée par le gouvernement de recherches minières dans de certaines parties du territoire de l'Etat indépendant.

D'autres Vaudois encore, des Neuchâtelois et des Genevois, portent le titre d'agents de première classe et sont chefs de comptoirs commerciaux ou de centres agricoles créés par le gouvernement et relevant de celui-ci. Des extraits de leur correspondance ont été réunis dans un grand ouvrage illustré que vient de publier M. J. Boillot-Robert, consul du roi des Belges.

Bien que ce livre ne montre guère que les côtés séduisants de la vie au Congo et ne dise à peu près rien de ses dangers pour les Européens, nous en reproduisons ci-dessous quelques fragments, empruntés aux récits de nos compatriotes.

La forêt équatoriale.

De M. Ami Grasset :

Bumba, ce 19 novembre 1902.

Le Congo est le pays le plus beau que j'aie jamais vu, et la forêt équatoriale est grandiose; j'y ai fait quelques excursions; pour cela, il faut suivre les petits sentiers des noirs, où l'on ne peut passer qu'à la file indienne, à travers les herbes appelées ici brousse et qui ont à peu près trois mètres de hauteur... Ce qui est à craindre ici, ce sont les serpents, qui atteignent parfois la longueur de neuf mètres; toutefois, ils sont polis, car ils signalent leur présence par un sifflement, et l'on a toujours le temps de se retirer. Le léopard fuit l'homme; par contre, le buffle est assez vindicatif. L'antilope peuple la brousse, de même que des nuées d'oiseaux, tous plus beaux les uns que les autres; je remarque entre autres le merle métallique, bleu et vert, le moineau jaune et rouge, le héron à aigrette blanche, dont les plus belles plumes de la tête, en forme d'aigrette, valent 800 francs le kilo.

* Léopold II et le Congo — Nos fils au Continent noir. — Par J. BOILLOT-ROBERT, consul de S. M. le roi des Belges. Neuchâtel, Attinger frères, éditeurs. Paris, Bureau de vente des publications coloniales officielles. — Anvers, Jean Pauwels, directeur de la *Tribune congolaise*.

Tranquille comme à Lausanne.

De M. Ami Grasset :

Kalembe-Lembé, le 22 janvier 1903.

... Je m'occupe spécialement du transit des marchandises et des courriers pour Uvira et Kassongo. J'ai vingt-et-un soldats, vingt travailleurs et naturellement les indigènes comme porteurs de caravane. Le transit est énorme; j'ai reçu en huit jours 600 charges de porteurs et j'en ai expédié 400. Seul avec les indigènes, cela me plaît beaucoup. Je suis ici aussi tranquille qu'à Lausanne. Pas un moment de crainte à avoir; au contraire, les chefs indigènes montrent beaucoup de déférence dans leurs rapports avec nous.

Le Léman du Congo.

De M. Ami Grasset :

Uvira, ce 14 février 1903.

J'ai quitté Kalembe-Lembé et suis arrivé hier à Uvira, poste situé sur les rives du lac Tanganika.

Le voilà donc, ce lac si célèbre, ce lac cher à Livingstone, qu'il aimait entre tout dans cette Afrique qu'il venait d'explorer! En face de moi, à quinze ou seize kilomètres de distance, se distingue la presqu'île boisée et montagneuse de Lubuvaru, rappelant à s'y méprendre notre lac et ses montagnes d'en face, le Grammont et le Dent-d'Oche; mais le charme de la nature n'y est pas; les pâturages manquent et la neige n'existe pas ici; une brise légère nous amène la fraîcheur; il fait bon ici comme chez nous l'été; du reste, le pays est sain et l'altitude est de 850 mètres au-dessus du niveau de la mer...

C'est donc ici que vont se passer environ trois ans de mon existence, dans ce coin ensoleillé et béni de la nature, au milieu d'une bande grouillante de porteurs noirs et de payeurs. Eh bien, ces noirs finissent par me plaire. Grands, beaux et forts, ce sont de robustes gaillards et l'on a du plaisir à causer *hiswahili* avec eux. J'inspire le respect et tous font place pour laisser passer le blanc.

Les crocodiles.

De M. Georges Grellet, lieutenant :

Nous devons remonter l'Itimbré et le Rubi jusqu'à Ibembo, soit cinq jours en pirogue.

Le voyage est très peu varié; il s'effectue entre des rives garnies d'arbres et d'arbustes d'un feuillage vert très foncé, taché par-ci par-là de fleurs d'un rouge très vif. En fait de faune, l'on ne voit guère que des singes et de temps en temps des hippopotames et des crocodiles, du reste parfaitement inoffensifs, si on ne les attaque pas. Le crocodile ne se régale de chair humaine que le matin ou le soir, et ce sont toujours des noirs qui, malgré notre interdiction, se baignent individuellement et non en bande; car lorsque nous envoyons nos noirs au bain, nous avons soin de tirer quelques coups de fusil pour éloigner les crocodiles.

Le téléphone sans fil.

De M. Pierre Monnier, de Genève :

Je me fais expliquer par mon compagnon le fonctionnement du tam-tam, véritable téléphone sans fil. C'est un fragment de tronc d'arbre, variant de diamètre et de longueur, et évidé à l'intérieur; extérieurement, ce billot de bois a l'air intact, sauf une ouverture longitudinale de quelques centimètres de largeur coupant son sommet et séparant l'instrument en deux parties. Celles-ci, frappées à l'aide de battants de bois caoutchoutés à leurs extrémités, rendent deux sons différents. C'est à l'aide de ces deux sons et d'un tambourinage très long, très rapide et très subtil que les indigènes se

communiquent les nouvelles souvent à plusieurs kilomètres.

Le cake-walk.

De M. Albert Kunz :

... Nous arrivons au premier village à quatre heures du soir, par des sentiers souvent impraticables. Les indigènes de Busangu, c'est le nom du village, leur chef Kongosamo en tête, viennent à ma rencontre pour me souhaiter la bienvenue au milieu d'eux. Les hommes sont porteurs de leurs arcs, flèches et lances; les femmes se contentent de porter leur progéniture. Tout ce monde crie, gesticule, gambade, à faire croire à une attaque. Arrivé à quelques mètres environ de cette bande de fous, une idée baroque me vient à l'esprit. Me souvenant que je savais quelque peu le quadrille, je me mets à en exécuter une ou deux figures en criant, sautant et gesticulant comme eux. Ah! le *cake-walk* endiable! Je m'en souviendrai toute ma vie.

Alors, ce ne fut plus de la joie, mais du délire qui s'empara de mes pauvres indigènes. Sans l'intervention des soldats, je crois qu'ils m'auraient porté en triomphe. Cette scène se répéta à peu près dans tous les villages visités, et parce que j'ai dansé avec eux, que je ne les brusquai jamais sans raison, que je prends mes enfants dans mes bras, je suis un bon blanc.

Rapide comme l'éclair. — Entre jeunes filles :

— Raconte-moi donc, ma chère Juliette, tes impressions quand ton fiancé t'embrassa pour la première fois.

— Que veux-tu que je te dise, cela s'est fait si vite, si vite, que je n'ai pas même eu le temps de rougir.

Il ne se fâche pas. — Mon cher Daniel, ne te fâche donc pas ainsi.

— Mais je ne me fâche pas, sacré mille millions de tonnerres!

L'épicière.

Derrière son comptoir,
La vieille demoiselle
Attend, quand vient le soir,
La clientèle.

Dans son fauteuil d'osier
Elle est là qui tricote,
Sèche comme papier,
Déjà vieillotte.

Elle a des cheveux blancs,
Des rides, plus de mille!
Pourtant, ses doigts tremblants
Restent agiles.

Lorsqu'il entre un client,
Elle quitte sa chaise,
Et, toujours souriant,
Mesure ou pèse:

Elle adore jaser,
Comme toutes les femmes,
Et s'oublie à causer
Avec les dames;

En pantouffles, sans bruit,
Elle va, vient, légère;
Jusqu'au seuil reconduit
Les ménagères...